

Alexandra Monot
2 août 2005

La Guerre des mondes (Steven Spielberg)

New York : Ray (Tom Cruise), un docker divorcé, a la garde de ses enfants Robbie (Justin Chatwin) et Rachel (Dakota Fanning) pour le week-end. La relation père-fils n'est pas au beau fixe et l'ambiance familiale tourne rapidement au vinaigre. La science-fiction fait une entrée pour le moins fracassante : dans un climat d'apocalypse, le bitume se fissure et des machines extraterrestres en sortent pour exterminer tout ce qui bouge. Effrayés, Ray et sa progéniture prennent la fuite et la route...

Point de mire du cinéma américain, la rencontre avec le « troisième type » a été triturée dans tous les sens. De la satire de *Mars attacks !* au premier degré d'*Independance Day*, y a-t-il encore de quoi tirer un film sans tomber dans les lieux communs, les soucoupes volantes et les bonshommes verts ? Sur un scénario aux atours de « film pop-corn », Spielberg réalise une *Guerre des mondes* ambitieuse. Un miracle, vu l'absence d'intrigue du roman de H. G. Wells et de la galerie de navets qu'il a engendrés.

Le réalisateur ne parie pas sur le film à grand spectacle pour nous tenir en haleine, mais au contraire sur l'expérimentation cinématographique. La matière est plus vaste qu'il n'y paraît. Dépourvu de trame solide, la narration de *La guerre des mondes* repose sur la seule machinerie psychologique. Steven Spielberg ne suggère rien, l'insinuation n'est pas son domaine. Il nous emmène au cœur de la terreur, acculant le spectateur à une sublimation morbide. Cible d'un processus meurtrier à grande échelle, l'humanité est réduite à s'enfuir ou à se terrer. De *La liste de Schindler* à *La guerre des mondes*, il n'y a qu'un pas à franchir : Harlan (Tim Robbins) ne parle-t-il pas d'« extermination » ? Le visage de Tom Cruise et de sa famille prend les traits de victimes effrayées, détalant devant la mort. Le jeu de l'acteur américain, pourtant peu convaincant dans le registre des émotions pures, s'en trouve alors transformé. Désespéré, Ray pleure devant ses enfants et nous émeut du même coup.

Fasciné depuis ses débuts par les extraterrestres, Spielberg ne les dépeint plus de la même manière. Leurs manifestations sont toujours musicales mais l'harmonie des quelques notes de *Rencontre du troisième type* et le regard embué d'amour de Truffaut ont fait place à une corne de brume à glacer le sang. Un signe de l'après 11 septembre ? Ou plutôt de sa maturité artistique. Il enchaîne à la suite des œuvres brillantes où le scepticisme emplît les pixels mais épargne son talent. Il érige ainsi le doute en art et fait de sa *Guerre des mondes* une parenthèse où le sens s'abolit.

Critique : Nicolas Bauche

L'œil du géographe

La Guerre des Mondes, tirée du roman d'anticipation de H.G. Wells de 1898, dont la lecture par Orson Welles en octobre 1938 avait provoqué une panique monstre aux Etats-Unis, a été portée par deux fois au cinéma américain et à chaque fois dans une période agitée de l'histoire

américaine. En 1953, nous sommes en pleine guerre froide et angoisse atomique. En 2005, l'Amérique ne se réveille pas du cauchemar terroriste.

Le nouveau Spielberg fait froid dans le dos. Il nous plonge sur les routes de l'exode en plein cauchemar. Les extra-terrestres ont envahi la Terre et transforment les humains en engrais. Qu'il est loin le gentil *E.T.* et ses mimiques ! Là nous souhaitons tous voir « rentrer à la maison » ses monstres qui se déplacent dans des machines tripodes aux rayons ardents désintégrant. Une musique angoissante accompagne les images terrifiantes d'un monde en plein chaos et en ruines. Où sont passées les quelques notes rassurantes qui permettaient d'entrer en contact avec les Aliens de *Rencontres du troisième type* ? Les effets spéciaux sont époustouflants et mis à la disposition d'une esthétique de la noirceur et du sang.

Pourtant, l'histoire ne semble être qu'un prétexte à une interrogation plus profonde : que deviennent les citoyens lambdas dans un monde en plein désarroi ? Et là, nous pensons immédiatement au terrorisme et au 11 septembre qui s'en prend à la masse indifférenciée des habitants d'un pays et à ses valeurs. Quand le monde qu'on connaît disparaît, comment réagir ? Entre héroïsme et lâcheté, la finalité pour tous est la survie.

Pour répondre à ces questions, Spielberg a pris le parti de placer l'histoire au niveau d'une famille d'Américains moyens. Intéressante sociologie que celle qui nous est montrée : un père docker, divorcé et inconséquent qui accueille le temps d'un week-end son adolescent de fils et sa fille de 10 ans, dans une petite maison de la banlieue de New York coincée au milieu d'autres petites maisons en bois et sous une autoroute surélevée. Devant chacune d'elle flottent au vent des drapeaux américains. Un ado qui rejète la figure du père, une fille claustrophobe et allergique au beurre de cacahuète qui dénigre tout. Partie de base-ball dans le petit jardin grillagé derrière la maison, overdose de télévision affalés dans les fauteuils, la télécommande à la main pour zapper sur les centaines de chaînes, le week-end s'annonce à l'image d'un quotidien gris, répétitif et lancinant. Quand tout bascule.

Placés sur les routes de la fuite, le père et ses enfants partent vers le Nord et Boston où s'est rendue la mère, enceinte, avec son mari. Avec eux nous traversons les paysages de la Mégapolis, de la banlieue chic aux grandes maisons bordées de vastes pelouses impeccablement tondues, sans grillage ni haie, à la campagne, verte et vallonnée, et ses fermes aux multiples bâtiments en bois spécialisés. Partout les paysages riants se transforment, au passage des tripodes, en champs de ruines. La fuite n'est possible qu'à pied : les voitures ne fonctionnent plus, les avions s'écrasent, les trains s'enflamment et les bateaux sombrent. Toute la technologie est mise hors service par des orages électromagnétiques provoqués par les envahisseurs.

Malgré tout, l'infiniment petit aura raison de l'infiniment grand. Intéressant changement d'échelles : le film s'ouvre sur l'espace d'où vient la menace, présente les premiers signes de l'invasion par des flashes télévisés d'information du monde entier, déroule l'horreur de l'apocalypse dans la Mégapolis et s'achève sur un épilogue : les microbes ont eu raison des Aliens. Et si la menace ne venait pas de l'infiniment grand mais de l'infiniment petit, de tous ces organismes qu'on ne voit pas à l'œil nu ? Quoiqu'il en soit, vous ne regarderez plus les étoiles de la même façon en sortant de la Guerre des Mondes.

Alexandra Monot

